

## **La question de l'animalité, pivot du matérialisme et de la définition de l'humain chez Cabanis**

Pierre Jean Georges Cabanis est un penseur bien oublié ; donnons-en une preuve ou du moins un indice s'il en est besoin : cette année 2008 est celle anniversaire de sa mort (1757-1808) et rien à notre connaissance n'a été organisé pour commémorer l'événement (du moins rien de fort bruyant !). Or, il s'agit d'un écrivain important qui a grandement marqué son temps...

Son influence en effet est majeure sur l'XIX<sup>e</sup> siècle qu'inaugure philosophiquement son livre principal, publié en 1802, puis en 1805 sous le titre modifié qui lui est resté : *Rapports du physique et du moral de l'homme* (le premier était : *Traité du physique et du moral de l'homme*). Cet ouvrage, constamment réédité, est sans doute le plus important de ce tout début de siècle et son influence est certaine même s'il sera ensuite extrêmement critiqué : car, même en ce dernier cas, on se déterminera toujours par rapport à lui et à ce qu'il représente, à savoir l'option d'un matérialisme radical, matérialisme de plus historiquement et politiquement engagé, celui des Idéologues. Cible parfaite dans cette première moitié du siècle qui voit se former une vague proprement « réactionnaire » – portée par des personnalités comme Chateaubriand, Bonald, de Maistre ou Victor Cousin pour les plus connus – à l'encontre non seulement des Idéologues, mais plus largement du XVIII<sup>e</sup> des Lumières identifié à la Révolution et à l'athéisme, à l'erreur et à la terreur (selon des réductions et des gradations évidemment variables chez les auteurs). Signalons que le dernier ouvrage – posthume – de Cabanis, la *Lettre sur les causes premières* – qui pose des problèmes, que nous n'examinerons pas, par son éloignement apparent des perspectives des *Rapports du physique et du moral* – sera exploité par cette réaction pour accuser Cabanis d'inconséquence, de contradiction, voire d'opportunisme...

Mais Cabanis est important également par rapport au XVIII<sup>e</sup> siècle : sa pensée apparaît largement comme un bilan de toute l'expérience du matérialisme des Lumières, elle en est la reprise synthétique et aussi, comme on le verra, critique, puisque Cabanis pense refonder ce matérialisme sur des bases plus complètes et plus satisfaisantes.

Notre auteur enfin est décisif pour la question de l'animal et de l'animalité. Certes, le titre complet (en 1805) de son ouvrage principal est : *Rapports du physique et du moral de l'homme* et le projet explicite du livre est bien de fonder une science de l'homme, une « anthropologie » (terme qui commence alors à être utilisé comme l'atteste d'ailleurs une note du livre qui en attribue l'initiative aux Allemands), de façon conjointe avec les autres Idéologues qui se répartissent les rôles : Cabanis pour la physiologie, Destutt de Tracy pour la logique et la psychologie, Volney pour la société et l'histoire, etc. ; mais Cabanis non seulement est clairement – du moins dans les *Rapports du physique et du moral de l'homme* – matérialiste, mais il est également médecin et physiologiste. Il considère l'homme avant tout comme corps – l'esprit n'en étant qu'une fonction – et donc comme uni par une communauté d'essence, voire d'origine, à l'animal. Cette communauté, c'est l'animalité, c'est-à-dire l'enracinement des facultés et du comportement dans le fonctionnement physiologique et la sensibilité. Par cette médiation de l'animalité, Cabanis à la fois consacre le rôle de l'animal pour la réflexion sur l'homme et tend à l'absorber dans l'intériorité corporelle de ce dernier, et par là paradoxalement, comme on le verra, également à l'effacer.

Quoi qu'il en soit, sur ces questions s'achève et aboutit avec Cabanis tout un mouvement de pensée, celui des matérialistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, et après lui il faudra attendre que le pas supplémentaire soit franchi : celui de la fondation scientifique de la perspective évolutionniste (ou plus justement transformiste) avec Darwin<sup>1</sup>, perspective que Cabanis lui-même pressent (à la suite certes de Diderot et de quelques autres). Il représente donc bien un accomplissement, celui du matérialisme médical déjà prôné par La Mettrie.

Cabanis, ainsi, est particulièrement intéressant en ce qu'il met pleinement en lumière le rôle central de la réflexion sur l'animal et l'animalité pour la définition du matérialisme, les différentes conceptions que l'on peut avoir des deux premiers mettant en jeu les différentes conceptions que l'on peut se faire de ce dernier.

En effet, comme on va maintenant le voir, il faut tenir ensemble chez lui – dans la perspective de son projet de fonder un matérialisme le plus complet et intégral possible – une triple proposition. Elle consiste en ce que j'appellerai – d'une façon sans doute un peu lourde – la rematérialisation du matérialisme, la réanimalisation de l'animal et, enfin, la réanimalisation de l'homme.

## **La rematérialisation du matérialisme**

Mentionnons d'abord les différences tout à fait remarquables de la pensée de Cabanis par rapport à ses prédécesseurs matérialistes et sensationnistes du siècle précédent :

D'abord une différence de ton. Son discours apparaît globalement plus assuré et affirmatif, ce qui tient à deux facteurs : d'une part, la Révolution qui

---

<sup>1</sup> Lamarck pose des jalons extrêmement importants mais, dénigré par Cuvier, il n'est pas pris au sérieux

libère la parole et, d'autre part, l'argumentation scientifique beaucoup plus solide. Évidemment il est tout de même nécessaire de relativiser ce dernier point : on trouve encore bien des archaïsmes chez Cabanis, ce ne sont cependant que ceux de son temps, entre autres la croyance – certes fort précieuse pour le credo matérialiste – à la génération spontanée et l'ignorance de l'implication des micro-organismes dans les maladies.

Ensuite, l'objection faite à Condillac et Helvétius – devenus des références majeures – de l'insuffisance de fondation de leur pensée dans la physiologie.

Enfin, le reproche – lié au point précédent – du manque de prise en compte des causes internes (au corps) au profit trop exclusif des déterminations externes des sensations ; c'est ce dernier point qui est le plus important et que nous allons développer.

Cabanis rétablit dans le sensationnisme théorique des Lumières, repris par les matérialistes de Locke et de Condillac, une sorte de « sensationnisme de l'intérieur », ou encore un matérialisme de l'impulsion et non plus simplement de la sensation (ou même de la perception, plus intellectuelle). Il propose ce que j'appellerais un « matérialisme de l'intériorité », c'est-à-dire prenant en compte – sans renier l'importance de la sensation externe – toute la vie interne du corps, vie à la limite de la conscience et même souvent tout à fait inconsciente, mais néanmoins absolument déterminante. De manière plus générale, il souligne la pesée constante et silencieuse de tout l'organisme sur l'esprit et ses formations : sentiments, pensées, personnalité, comportements. Cabanis reconnaît en particulier – contre l'influence fâcheuse en la matière de Buffon (et d'Helvétius) – le rôle central du cerveau. Non seulement le cerveau et les nerfs, mais le jeu de tous les organes, les systèmes nerveux, musculaire, sanguin, ganglionnaire, celui des « parties de la génération » sur lequel Cabanis insiste particulièrement, toute cette vie physiologique intérieure agit en permanence sur l'ensemble de l'être, son affectivité, sa pensée. Simple, cette action continue et diffuse demeure inaperçue parce qu'elle conjugue, un peu comme les petites perceptions de Leibniz, un flux confus d'impressions légères et diverses. Bien moins repérable que la perception externe, elle tend à s'effacer derrière celle-ci qui est d'emblée de nature discriminante et analytique puisque, d'une part, distribuée par des canaux sensoriels distincts et, de l'autre, focalisée par la netteté des objets perçus (les sensations internes constituant par contraste des sortes de sensations sans objets). Cabanis met en mouvement la masse animale totale de l'homme, la pense de façon synthétique et non divisée. Par là, il montre qu'il n'est pas un simple continuateur de Condillac comme on a assez souvent tendance à l'y réduire. Ce dernier fondait en effet tout son système sur la seule base, trop étroite, de la sensation. Cabanis lui est certes redevable de son inspiration fondamentale, de même que la majorité des penseurs de son temps. Cependant, il s'en distingue et même s'y oppose car, à la lumière de sa critique, Condillac apparaît comme ayant suscité – ou plutôt renforcé – une sorte d'infléchissement ou de déviation sensualiste du matérialisme (même si Condillac n'est pas en fait un matérialiste), à l'instar de Locke (lui non plus pas véritablement matérialiste). L'être vivant – animal ou homme – n'est pas, comme le voulait Condillac, une statue de marbre

(ce qui illustre une fois de plus l'inconvénient des images, même méthodologiques), déployant une sensibilité seulement ou essentiellement externe. Cabanis rend au corps son dynamisme interne et vital contre cet « externalisme » qui trouve son apogée matérialiste avec Helvétius. Le rôle de notre auteur est ici fondamental en ce qu'il redresse en quelque sorte la barre du matérialisme du XVIII<sup>e</sup> siècle, le dégage d'une sorte d'« ornière sensualiste » et lockienne, et le recentre sur le corps en l'étayant par les progrès de la médecine.

Par son refus de prendre en compte uniquement les données sensibles externes dans la construction et l'activité de l'être Cabanis marque une volonté de « désintellectualiser » la conception matérialiste et de la rematérialiser. Finalement, il ressort que c'est le privilège trop envahissant et exclusif de la question de la connaissance en philosophie depuis le XVII<sup>e</sup> siècle qui a, d'une certaine manière, « piégé » la pensée matérialiste dans le sensationnisme. Par là, non seulement Cabanis imprime en quelque sorte un redressement médical ou un coup de gouvernail physiologiste au matérialisme des Lumières pour corriger sa tendance intellectualiste, mais en outre, il délivre la compréhension du sujet et de la vie psychique de la tyrannie de l'objet et des seuls rapports externes ; même matérialiste, il met en évidence une autonomie de l'intériorité, de la vie interne et sourde. Paradoxalement, ce matérialisme de la profondeur, prenant le contre-pied d'un matérialisme que l'on n'oserait appeler « superficiel » ou « de façade » – celui en tout cas du seul rapport sensoriel –, inspirera peut-être bien le renouveau du spiritualisme. Celui-ci prendra volontiers la forme d'une sorte de « spiritualisme de l'obscur » et de l'ineffable dans le style de Maine de Biran et de Ravaisson jusqu'à Bergson, lesquels remplaceront la source organique par celle d'un esprit se révélant progressivement à lui-même. Sur un tout autre bord et dans la ligne de cette réhabilitation de l'impulsion et de l'intériorité, Freud et Breuer se rappelleront également Cabanis (cité, à la suite de Janet, dans les *Études sur l'hystérie*). Remarquons au passage que cette idée d'une action continue, globale et secrète de toute la vie interne de l'organisme sur le psychisme, doublée de l'importance soulignée avec insistance de la sexualité, est très proche de celle d'inconscient : d'une certaine manière, chez Cabanis, l'animalité, c'est l'inconscient.

Mais du coup, ce matérialisme de l'intériorité est aussi un matérialisme de l'antériorité : la vie intérieure commence en effet avant la vie extérieure, au stade prénatal, comme vie fœtale où selon Cabanis se forment les instincts, par le jeu de la formation et du premier fonctionnement des organes. Avec lui, l'explication matérialiste non seulement s'intériorise, mais rétrograde dans le temps, articule inné et acquis en comprenant que l'inné est déjà un acquis, puisque la naissance est déjà un résultat et non une pure inauguration. Avec lui, le matérialisme s'approfondit, corporellement mais aussi temporellement. En quelque sorte, le bébé en naissant est déjà vieux : il apporte avec lui des penchants et des comportements préformés, son organisme est déjà largement structuré, non seulement physiquement mais psychologiquement et intellectuellement (Cabanis utilise l'expression savoureuse de « état idéologique du nourrisson », le terme

d'idéologie n'ayant évidemment pas encore la connotation péjorative qu'il a acquise ensuite). Sans revenir aux idées innées sur lesquelles tout le siècle antérieur a épuisé sa verve critique, le matérialisme rénové de Cabanis récupère cependant le bénéfice de leur hypothèse en retranchant ce qu'un pur empirisme pouvait avoir de paradoxalement contraire à l'expérience lorsqu'il contestait l'évidence, tout de suite à la naissance, de tendances, de comportements préformés etc. La perspective matérialiste gagne ainsi en crédibilité en augmentant sa capacité explicative. Elle n'est plus enfermée dans la sécheresse de l'image de la *tabula rasa* de Locke, vision qui impliquait ensuite de prêter à l'expérience une extraordinaire et quasi miraculeuse capacité d'apprentissage et de formation, condition difficilement concevable et pourtant alors exigible pour que l'être et la connaissance puissent se constituer dans leur si efficace complexité. Désormais, tout au contraire, la formation de l'individu se déroule en un processus lent et progressif qui s'étage sur plusieurs moments et qui opère sur plusieurs plans de détermination, interne et externe, impulsif et perceptif.

### **La réanimalisation de l'animal**

En rendant contre Condillac – qui avait à la fois prolongé et outrepassé Locke (qui était tout de même médecin) – toute son importance à la vie physiologique interne et à la vie fœtale, Cabanis restitue en quelque sorte à l'animal toute son épaisseur, et à l'animalité sa consistance ; l'animal n'est plus cette maquette artificielle qu'il était largement devenu avec Condillac et bien des auteurs du siècle précédent.

Du coup, Cabanis effectue sur ce point une sorte de retour à Descartes (même s'il en parle très peu), en deçà du détour – voire du détournement – intellectualiste lockien et condillacien de l'empirisme et du matérialisme. En effet, il ne s'agit plus à toute force d'intellectualiser et en fait d'humaniser l'animal, ce que Condillac avait théoriquement porté à son terme<sup>2</sup>.

Par là, l'animal devient en droit plus important encore qu'auparavant et son unité avec l'homme davantage évidente : c'est celle en effet de la fabrique et du fonctionnement interne du corps, de la production et de la circulation du fluide nerveux, de l'activité du système musculaire, du système sanguin, du système ganglionnaire et lymphatique, du système sexuel, du système des instincts, du cerveau, tout le laboratoire physiologique de la pensée en quelque sorte dans lequel cette dernière rétrograde pour comprendre les méandres de son origine et de ses tendances. C'est celle également de toute une sensibilité interne, profonde et sourde, foyer des tendances et des instincts. Du coup, il n'est plus question de demander à l'animal des performances intellectuelles égalisant ou approchant celles de l'homme, d'en faire un esprit incarné à la mode de Condillac, un être théorique de connaissance rationnelle, il ne s'agit plus de le poursuivre dans la nature comme Leroy pour en surprendre la sagacité sur le terrain, mais

---

<sup>2</sup> Et, au plan pratique, Georges Leroy qui le prolonge en cherchant à le vérifier et à le compléter tout à la fois sur la base déjà d'une sorte d'« éthologie de terrain », même si la fondation d'une éthologie véritablement scientifique devra attendre le XX<sup>e</sup> siècle

simplement d'observer et d'étudier son corps en parallèle avec celui humain pour comprendre comment les dispositions organiques variables déterminent la pensée. En ne misant que sur l'expérience, en abolissant tout rôle de l'inné, on s'obligeait comme Condillac – qui n'était d'ailleurs en cela qu'un penseur conséquent – à supposer chez l'animal des capacités exorbitantes, de véritables facultés de raisonnement, et on déniait en revanche l'existence de l'instinct. En gonflant le rôle de l'expérience, on enflait intellectuellement les bêtes, et on incrustait dans le matérialisme une conception finalement très idéaliste à l'égard de l'animal. Cabanis, en imprimant au matérialisme une correction physiologiste contre la tendance sensationniste et intellectualiste des Lumières, en faisant pivoter le déterminisme de l'extérieur vers l'intérieur, se dispense de cette facture exorbitante, à bon droit exigée pour la cohérence de la théorie, de cette barre d'exigence intenable et dangereuse à l'adresse de l'animal. Il peut désormais désintellectualiser cet animal, et finalement le réanimaliser. L'animal est alors davantage un animal et n'est plus qu'un animal. Le théoricien peut le laisser être ce qu'il est, à son niveau propre, sans attendre de lui une capacité d'élévation lui permettant de s'égalier plus ou moins à l'homme, sans chercher à en faire en quelque sorte un surdoué méconnu. Jouer la carte de l'animal contre le privilège humain, ce n'est plus tendre à humaniser l'animal, mais en revanche animaliser l'homme. On déjoue ainsi le piège dans lequel sont tombés tant d'auteurs des Lumières à l'égard des bêtes : versant dans l'anthropomorphisme pour échapper à l'anthropocentrisme, humanisant l'animal pour pouvoir animaliser l'homme, et faisant ainsi de l'animal encore une fois un fantasme humain.

Mais une conséquence majeure de ce matérialisme de l'antériorité qui insiste sur l'importance de la vie prénatale est la réévaluation de l'instinct.

Cabanis, par la logique de sa pensée et de sa critique du sensationnisme (c'est-à-dire essentiellement de Condillac), en vient en effet à réhabiliter l'instinct, ce qui lui permet de considérer l'animal davantage dans sa vie proprement animale – sa vie extérieure de relation, son comportement. À l'instar de Rousseau qui dénonçait déjà au siècle précédent la réduction sensationniste de l'instinct opérée par Condillac<sup>3</sup>, il met en avant des exemples animaux frappants : tétée du sein à la naissance par les chatons, reconnaissance de la mère par le poussin qui vient d'éclore<sup>4</sup>, nidification, instinct maternel, autant de comportements difficilement dérivables d'un apprentissage sensoriel ne pouvant intervenir qu'après la naissance.

---

<sup>3</sup> Cf. *Émile*, note de la p. 595, *Œuvres complètes*, coll. « La Pléiade », t. IV, Gallimard, 1969. Je me permets de renvoyer sur ce point à mon livre *Rousseau, l'animal et l'homme. L'animalité dans l'horizon anthropologique des Lumières*, éd. du Cerf, 2006, 2<sup>ème</sup> partie, chap. IV « La querelle de l'instinct », spécialement p. 226-232.

<sup>4</sup> Le mécanisme de l'« empreinte », mis en évidence par Konrad Lorenz (mais déjà pressenti par d'autres) et qui nuancera considérablement cette idée, n'est pas encore d'actualité.

Citons un passage significatif des *Rapports*, passage dont la fin est une allusion très claire et assez humoristique destinée aux philosophes priés de passer à la basse-cour pour y exercer leurs talents d'observation :

Les oiseaux de la grande famille des gallinacés marchent en sortant de la coque. On les voit courir diligemment après le grain, et le béqueter sans commettre aucune erreur d'optique : ce qui prouve que non seulement ils savent se servir des muscles de leurs cuisses, mais qu'ils ont un sentiment juste de chacun de leurs mouvements ; qu'ils savent exactement se bien servir de leurs yeux ; et qu'ils jugent avec exactitude des distances. Ce phénomène singulier, et que pourtant on peut observer journallement dans les basses-cours, *est bien capable de faire rêver beaucoup les véritables penseurs*<sup>5</sup>.

Les comportements instinctifs offrent donc un caractère d'innéité qui touche à l'évidence (certains matérialistes comme La Mettrie et Diderot le reconnaissaient déjà). Cependant, cela ne veut pas dire qu'ils ne se soient pas formés : cela signifie seulement qu'ils ne l'ont pas fait par la voie de la sensorialité, de l'extériorité, qu'ils ne se sont pas constitués après la naissance. Mais ils peuvent avoir emprunté une autre voie : celle d'une formation intérieure et antérieure. Cabanis en vient ainsi à reconstituer toute une propédeutique prénatale, tout un apprentissage intra-utérin du corps par lui-même : non pas passant par une quelconque et mystérieuse transmission maternelle, mais s'effectuant seulement par le simple jeu de l'organisme, son dynamisme interne lui permettant de se former dans le ventre maternel et de former en même temps des instincts. Il s'agit de faire mieux encore que la pensée génétique du siècle précédent dans la ligne de laquelle s'inscrit Cabanis bien qu'il en critique les présupposés et les mauvaises orientations : il s'agit de rétrograder avant le commencement même de l'individu jusqu'à atteindre son origine interne et absolument première, en suivant depuis son départ le processus de l'épigenèse (à laquelle bien sûr Cabanis adhère). En se développant, les organes, qui ont une sensibilité propre, développent leurs besoins, se coordonnent entre eux et prennent déjà des habitudes. Ce sont ces habitudes prénatales qui constitueront les instincts, dès lors relativement indépendants des circonstances, des milieux et des habitudes ultérieures. L'animal sortira à la naissance tout armé de cet appareil qui lui fera satisfaire ses besoins en combinant d'emblée et de façon à peu près efficace ses facultés.

On sent bien cependant que Cabanis pose un principe général mais qu'il est embarrassé par les cas particuliers : évitant d'entrer sérieusement dans des explications plus précises de la formation d'instincts déterminés, ce qui s'avèrerait certainement laborieux et moins convaincant, il se contente de ranger les instincts en classes générales – celles de conservation, de nutrition, et de mouvement.

Bien qu'il se soit donné l'avantage par rapport à Condillac, puisqu'il a mieux prévu ses moyens théoriques, Cabanis ne parvient pas à expliquer suffisamment l'instinct, même avec ce recul dans le temps rétrogradant l'expérience dans la vie prénatale. C'est ce que lui reprochera Lamarck – dont

---

<sup>5</sup> *Rapports du physique et du moral de l'homme*, 1844 (8<sup>ème</sup> éd.), p. 125, mis en italiques par nous.

Cabanis ne parle pas – dans sa *Philosophie zoologique* (publié un an après la mort de Cabanis, en 1809). Lamarck verra clairement la nécessité d'admettre une formation phylogénétique de l'instinct, ce qui suppose dans sa perspective la transmission de l'acquis (en fait une vieille idée – parce que simple constat empirique d'abord – que l'on trouve chez beaucoup d'auteurs antérieurs, notamment matérialistes).

### **La réanimalisation de l'homme**

En re-physiologisant et en ré-animalisant pour ainsi dire l'animal, Cabanis peut du coup ré-animaliser l'homme, et cela à bien moindres frais que dans le cadre du matérialisme sensationniste antérieur. Cabanis prolonge donc et accomplit la tradition matérialiste en intégrant pleinement l'homme au monde animal, mais cela sans artifice, sur la base d'une animalité non performante, c'est-à-dire définie avant tout comme vie organique et vie instinctive.

Pas davantage que l'animal, l'homme n'est une statue, même sensible. Il est constamment déterminé par toute sa vie physiologique interne, il s'est formé des instincts au cours de sa vie fœtale : il possède donc, tout comme l'animal, une animalité propre. Davantage, il n'est bien qu'un animal : la réalité humaine ne s'enracine dans aucune essence métaphysique, dans aucun privilège rationnel de nature.

N'y a-t-il cependant aucune différence entre l'homme et les autres animaux (plutôt qu'entre l'homme et l'animal) ? Si, il y en a une, mais produite par le jeu de facteurs précisément purement animaux : celui tenant à une constitution physiologique particulière, qui se caractérise par un niveau supérieur de souplesse et de mobilité.

Énumérons plus complètement ces facteurs générateurs d'une spécificité humaine :

- la néoténie (même si le terme n'est évidemment pas encore employé). L'enfance humaine dure plus longtemps, donc le temps d'apprentissage, ce qui, entre autres conséquences, implique un niveau parental d'attention et de soin – et donc un resserrement du rapport à autrui – tout à fait exceptionnel. Citons Cabanis :

De très longtemps, l'enfant qui vient de naître n'est en état d'exécuter les mouvements les plus nécessaires à sa conservation. Bien différent en cela des petits de plusieurs autres espèces d'animaux [...] Dans les premiers temps, il diffère peu du fœtus : et sa longue enfance, si favorable d'ailleurs à la culture de toutes ses facultés, exige des soins si continuels et délicats, *qu'ils rendent presque merveilleuse l'existence de l'espèce humaine*<sup>6</sup>.

- un cerveau plus volumineux et un système nerveux très ramifié ;
- une plus grande réceptivité de la sensibilité liée à davantage de complexité sensorielle et nerveuse ;
- une plus haute capacité d'imitation et d'imagination ;

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 239, mis en italiques par nous.

- une capacité plus grande d'habituation et de mémoire ;
- une perfectibilité indéfinie qui n'est pas une faculté *sui generis*, mais résulte, avec l'éducabilité qui lui est liée, des capacités précédentes ;
- et enfin le langage, facteur historique du progrès de la raison : par exemple, selon Cabanis, la langue bien faite des Grecs explique leur génie.

Mais tout cela, en fait, dérive d'abord de la plus grande souplesse d'organisation du corps humain, souplesse qui est bien la donnée primitive. Cabanis voit l'homme avant tout comme animal mobile (dans les deux sens, se mouvant et se transformant). Animal du mouvement, d'où la finesse de sa sensibilité, la célérité de sa pensée, l'inquiétude de son imagination, et son extrême perfectibilité, qui fait que pour Cabanis l'éducation vaut toujours la peine<sup>7</sup>.

Si l'animalité est essentielle pour comprendre l'homme, ce n'est donc pas pour en effacer la spécificité. Cabanis animalise fortement l'homme par la reconnaissance de l'activité interne du corps et l'importance de l'instinct qui en résulte, et en même temps le spécifie par la réceptivité et l'extension de sa sensibilité, le constituant ainsi comme être extrêmement déterminé par l'extérieur, comme être de l'extériorisation et de la modifiabilité, indéfiniment mobile et modulable par l'environnement. Tout agit sur l'homme, dit-il en substance, alors que paradoxalement l'animal apparaît comme davantage intériorisé, et la plante presque totalement.

Avec l'homme pivote donc à nouveau l'axe du déterminisme matérialiste, et cette fois de l'intérieur vers l'extérieur. Autant le déterminisme animal était intériorisé, autant celui de l'homme sera extériorisé.

Cabanis souligne le rôle si important sur l'homme des climats, de l'environnement, du régime alimentaire etc., où il voit la cause de l'extrême diversité humaine. Ainsi, il rééquilibre en quelque sorte l'homme, le ré-intériorise en le « re-physiologisant », le ramène corporellement à lui-même, et en même temps il prend la mesure de l'importance de l'environnement, selon la tendance environnementaliste générale des matérialistes des Lumières, dans la ligne de la théorie des climats de Montesquieu, et, bien avant, d'Hippocrate. Cependant, même sur ce plan, il se démarque d'une conception trop intellectualiste et perceptive de notre rapport au monde, et il explore la part obscure et sourde, physiologique, directe et purement matérielle, de l'action de l'environnement sur nous, notre corps et notre esprit : la détermination par l'air, la température, l'alimentation, etc.

Ainsi, sur une base purement animale, Cabanis attribue à l'homme une différence propre : loin de l'annuler, l'animalisation de l'homme établit au contraire cette différence en la développant de proche en proche jusqu'à celle – tout à fait intellectuelle – de la connaissance, l'animal étant dépourvu, lui, des formes supérieures, rationnelles, de cette connaissance.

Illustrons tout cela par un extrait particulièrement synthétique :

---

<sup>7</sup> Signalons la constance et l'importance de ce souci de l'éducation chez Cabanis, grand ami de Condorcet

Mais, de tous les animaux, l'homme est sans doute le plus soumis à l'influence des causes extérieures ; il est celui que l'application fortuite, ou raisonnée des différents corps de l'univers, peut modifier le plus fortement et le plus diversement. Sa sensibilité plus vive, plus délicate et plus étendue ; les sympathies multipliées et singulières des diverses parties éminemment sensibles de son corps ; son organisation mobile et souple qui se prête sans effort à toutes les manières d'être, et en même temps, cette ténacité de mémoire, pour ainsi dire physique, avec laquelle elle retient les habitudes, si facilement contractées : tout, en un mot, se réunit pour faire prendre constamment à l'homme, un caractère et des formes analogues, ou correspondantes au caractère et aux formes des objets qui l'entourent, des corps qui peuvent agir sur lui. C'est en cela que consiste, à son égard, la grande puissance de l'éducation physique, d'où résulte immédiatement celle de l'éducation morale : c'est par là, qu'il est indéfiniment perfectible, et qu'il devient, en quelque sorte, capable de tout<sup>8</sup>.

De tous les matérialistes de l'époque, Cabanis peut sans aucun doute être tenu pour l'un des plus intéressants sur l'animal : par la fondation scientifique de ses thèses, liées aux progrès scientifiques de son temps<sup>9</sup>, par sa réflexion et sa maturation de l'expérience philosophique de ses prédécesseurs, par l'audace de ses vues propres. Par bien des traits, il est l'un des plus proches des conceptions modernes. En particulier, on trouve chez lui, et sans ambiguïté, la notion – si essentielle dans les théories actuelles – d'émergence (déjà, encore une fois, fortement présente chez Diderot) ; par exemple dans des formules comme celle-ci tirée des *Rapports* :

La sensibilité développe dans les corps, des propriétés qui ne ressemblent en aucune manière à celles qui caractérisaient leurs éléments. [...] les principes élémentaires, en vertu de leurs affinités respectives, se pénètrent, s'organisent, et, par cette nouvelle combinaison, acquièrent des qualités qu'ils n'avaient point antérieurement<sup>10</sup>.

Signalons également un véritable souci éthique pour l'animal, qui perce derrière le projet anthropologique : en témoigne particulièrement le *Coup d'œil sur les révolutions et sur la réforme de la médecine* : « N'est-ce pas d'ailleurs un véritable devoir, de donner à des êtres sensibles comme nous, et qui partagent si patiemment nos travaux, tous les soins qui peuvent rendre leur existence plus douce ? » ; Cabanis enchaîne ensuite avec cette phrase assez singulière : « Ne font-ils pas partie de la *famille humaine*<sup>11</sup> ? ». Deux pages plus loin, il achève ce long passage par une sorte d'étonnant point d'orgue : « Mais ce n'est point assez d'éviter à l'égard de nos compagnons et de nos aides, tout mauvais traitement sans objet : soyons plus justes ; *cherchons à les rendre heureux*<sup>12</sup> ».

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 340.

<sup>9</sup> Qu'illustre par exemple Bichat.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 488.

<sup>11</sup> *Coup d'œil sur les révolutions et sur la réforme de la médecine*, 1804, p. 400, mis en italiques par nous.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 402, mis en italiques par nous.

Cependant, privé de la compréhension évolutionniste ou transformiste qu'il pressent seulement<sup>13</sup>, ce retour qu'il opère à l'organisme et aux organes encourt un risque accru pour ses vues matérialistes : celui de céder au prestige des causes finales, si tentantes dans le domaine biologique. Cabanis revient sur elles à la fin de sa vie (dans sa *Lettre sur les causes premières*), mais dans les *Rapports* déjà il reconnaissait l'extrême difficulté de se passer des causes finales en biologie, malgré l'avertissement de Bacon.

En outre, réhabilitant l'instinct et rangeant, contre les sensationnistes, l'animal globalement désintellectualisé sous sa détermination, et ne semblant pas de surcroît envisager la possibilité et la nécessité d'une éthologie, Cabanis retrouve un schéma finalement assez cartésien du rapport de l'homme à l'animal<sup>14</sup>. Par là, bien que matérialiste, il ouvre paradoxalement à nouveau le chemin possible de leur divergence ; ce qui, paradoxalement encore, va dans le sens du courant spiritualiste montant, porté en partie par des penseurs d'abord proches des Idéologues comme Maine de Biran<sup>15</sup>, et représenté en biologie précisément par Cuvier. Ainsi, comme par effet de rebond, l'animal, rapproché de plus en plus de l'homme tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, retournera, certes provisoirement, dans une autre direction.

**Jean-Luc Guichet**

Directeur de programme  
au Collège International de Philosophie  
Membre du Centre CNRS Georges Chevrier,  
Université de Bourgogne (UMR 5605)

---

<sup>13</sup> Comme on l'a dit plus haut, Lamarck publiera un peu trop tard sa *Philosophie zoologique*, un an après la mort de Cabanis, qui fait en revanche référence à Cuvier, lequel est fixiste.

<sup>14</sup> Malgré certes des nuances : il ne prive l'animal ni de la sensibilité ni de facultés de connaissance, voire d'une certaine intellectualisation possible.

<sup>15</sup> Cabanis en cite dans les *Rapports* les premiers travaux avec enthousiasme.